

**E**T MÊME LUI – cet homme-là qu'elle s'était donc décidée dans un farouche sursaut de déplaisir à appeler à son aide, pour ne pas dire son secours, dans la confusion de ce qu'elle pensait être, à l'instar de son père, un double meurtre et non pas un suicide et un assassinat, et après l'enterrement un même funeste jeudi, dans le même cimetière, des deux cadavres – n'eût été capable à l'évidence de satisfaire son questionnement, si elle l'avait exprimé, ici, à cet instant, dans l'entrouverture de la porte qui suivit le heurt de ses deux doigts recourbés contre le bois de hêtre. N'eût été capable de lui dire – ou simplement l'éclairer sur ce qu'elle *devait être censée* savoir, à ce que paraissaient croire à sa place tous ces gens de la parentèle qui s'étaient succédé, avec aux lèvres des questions plus ou moins finement montées et puis tombées, concernant le danger sous-entendu encouru par elle et son père, à présent que la source du mal avait été radicalement détournée, ses racines enterrées au sens propre du terme mais pas forcément à jamais – et de lui faire savoir ce qu'elle avait à penser de tout cela.

Et en vérité, moins d'une seconde après que cet homme-là, Simon Clavin, eut entrebâillé sa porte, Lorena se demanda pourquoi diable elle s'était portée aussi impétueusement au-devant d'un tel instant, jusqu'à gravir en deux bonds l'escalier de pierres aux jointoiments de gazon et de ciment effrité et se tenir en bout de course, là, le souffle tendu, sur le seuil de sa maison.

Pourtant elle n'avait pas manqué d'énergie, en bonne part aussi de colère, du moment où elle s'était échappée des bras maladroits de Justin manifestant l'intention avortée de la retenir, pour s'engouffrer littéralement dans sa voiture, et durant tout le temps que dura l'ascension, depuis les Hautes-Chaumes jusqu'à l'une des dernières maisons en cul rétréci de vallée, sur l'adret, auparavant une ferme comme l'avaient toutes été les habitations anciennes accrochées aux flancs de l'enclave, durant tout ce trajet déroulant la route finalement bien peu tordue, ses doigts crochés au volant et les dents serrées avec des boules de nerfs ou de muscles qui se nouaient sur ses joues, le regard à peine cillant, son regard noir de bandite (disait son père fièrement quand elle était petite), son regard noir de bandite fixé droit devant à travers le pare-brise maculé de poussière et de vieille boue, Justin, les deux mains crochées à la ceinture de sécurité qui lui barrait la poitrine et se gardant bien de dire un mot, de faire une réflexion, ne se sentant pas encore autorisé, sans doute, à une telle familiarité, même après avoir fait le coup de poing à ses côtés et couché dans son lit une fois – ce qui ne signifiait pas forcément ensemble au sens commun du terme – et toute cette énergie tendue vers ce moment que la fugace apparition de cet homme, Simon Clavin, entrevu dans l'entrebâillement, suffit à faire fondre comme se serait effacée une pellicule de neige de giboulée d'avril sous la première lécherie de soleil. Et la colère avec.

Son œillade d'une profondeur de broussailles qui n'allait pas sans une évidente semblance avec celui de Lorena se ternit entre les paupières lourdes froncées quand il ferra le garçon qui se tenait debout à un pas derrière elle. Il grogna un son informe, vaguement interrogatif, à l'adresse de la jeune femme sans doute, car s'il fixait méchamment à sa manière ordinaire le garçon c'était tout aussi bien en donnant l'impression

de ne pas l'avoir vu à travers son carreau encrassé de bavures pluviales séculaires, au bord du terre-plein en cul-de-sac, descendre de la voiture de celle qui s'était intitulée sa nièce (plus exactement qui avait fait de lui, Simon, son oncle, car jamais elle n'avait dit « je suis ta nièce » pour autant qu'elle avait décidé de l'appeler « mon oncle »), alors qu'à peine la voiture en vue dans la grimpée du « rang » menant à la dernière maison après la civilisation, comme la nommaient les gens d'en bas – et d'ailleurs –, Simon Clavin se tenait à l'affût derrière son carreau, il avait entendu s'approcher le véhicule et ronfler son moteur depuis le tournant de la Grand'Goutte, bien avant de la voir, seul et unique bruit dans le silence complet étroitement tissé du fond de val.

– Qu'est-ce que t'as, maint'nant? demanda-t-il d'une voix tout encombrée de caillots de sonorités râpeuses, interrogeant manifestement Lorena bien que son regard fripé n'eût pas quitté le garçon.

– Oh là là, merci la joie de l'accueil, dit Lorena. Désolée. On s'en va. Vous êtes tous des branques, hein? Tous autant que vous êtes, hein? Une famille de branques à temps plein. Bon Dieu, merde, une colonie de malades...

– Hé! dit l'homme en écartant plus large l'ouverture de la porte.

Elle avait amorcé un tournement sur le pivot de ses talons de bottes avachis.

– Quoi « hé »? J'ai un nom, j'm'appelle pas « hé ».

– Qu'est-ce qui vous amène, mademoiselle Mirabelle?

C'était une de ses manies, quand il se donnait la peine d'en avoir, d'affubler les gens choisis (à qui il finissait par s'adresser après les avoir entortillés dans un silence parfaitement coercitif des jours et des semaines, voire des mois, des années pour certains) de surnoms, des sobriquets pas toujours gentils qu'il ne prenait pourtant pas davantage la précaution de décocher dans leur dos qu'il ne se gênait pour les leur claquer en pleine face, que ça leur plaise ou non – il y avait beau temps qu'il avait non seulement cessé de faire le moindre effort pour plaire à qui que ce fût de l'espèce humaine, mais ne manquait pas une occasion, eût-on dit, de secouer un nid de guêpes quand les bestioles ne lui demandaient rien.

Lorena eut un soupir sonore excédé, joues gonflées et dégonflées.

– Haha, dit-elle.

– C'est donc ton chevalier servant de la saison, celui-là? questionna-t-il sur un mouvement du menton désignant Justin.

Justin eut une amorce de hochement de tête, qui pouvait bien être une forme de salut tout autant que d'approbation, mais surtout l'interprétation ébauchée de son trouble. Il ouvrit la bouche, mais ne dit rien, tout comme la moindre velléité d'une gestuelle un tant soit peu plus assurée que son branle du chef achoppé demeura dans les limbes de ses intentions. C'était un grand jeune homme embauché comme pisteur depuis l'hiver écoulé, sur le domaine skiable des Hautes-Chaumes, apparemment employé aux écuries également, ainsi qu'à plusieurs activités d'entretien en extérieur, aux remonte-pentes et sur les pistes notamment, aux approvisionnements des chaufferies. Il se disait employé de maintenance, pisteur et maréchal-ferrant. Il avait fait, en un hiver, les preuves de son efficacité dans ces différentes fonctions. Il venait du Haut-Jura où il avait travaillé plusieurs années, après ses études, dans le Parc naturel régional. Il était arrivé à Purgatoire dans l'intention d'y passer une saison d'hiver, mais aux Hautes-Chaumes il y avait Lorena Bansher, et au printemps entamé Justin Friard était non seulement toujours là mais surtout ne parlait plus ni du Jura ni de s'en aller. Un soir, au cours du souper à la table de la salle du personnel des Hautes, elle lui avait demandé son âge et il n'avait pas répondu, soit qu'il n'avait pas entendu, dans le brouhaha, soit qu'il était en conversation avec ses voisins et voisines, et elle en avait supposé, à la volée, que quelque chose le gênait peut-être dans la question qu'elle n'avait donc pas reformulée. Il avait vingt-neuf ans. Des épaules larges et dures, noueuses sous la chemise, une taille étroite, des cuisses longues comme des racines. Ce qu'il est convenu d'appeler « un beau gars » et dès qu'il l'avait vu, Adelin Bansher avait froncé un sourcil suspicieux, et quand il l'avait remarqué s'occupant des chevaux, là-haut, en compagnie de Lorena – rien de plus compromettant que déferer les juments au début de l'hiver –, il avait froncé les deux. Justin avait les yeux de cette teinte qu'on dit glauque, entre le bleu et le vert pâles. Il était

arrivé glabre et les cheveux taillés, puis l'hiver lui était passé dessus, il portait maintenant une barbe drue, noire, avec des reflets de feu aux environs de la bouche, ses cheveux lui tombaient dans le cou. On ne l'avait pratiquement jamais vu vêtu différemment que de jeans – même aux -30 °C de février –, un pull sur la chemise et par-dessus un gilet sans manches matelassé, ou une veste de même matière. Chaussé de bottes de neige, ou alors, comme ce jour-là, de godillots « écrase-merde » à semelles crantées.

– Ne commence pas, dit Lorena.

– Et je commence quoi? renvoya Simon sur le mode grincheux, sans même se donner la peine de feindre la moindre mimique d'innocence, mais avec au contraire, en commissure des lèvres tombantes, le fugace troussis d'un sourire narquois.

– Bon Dieu, grommela-t-il sur sa lancée bougonne, qu'est-ce que je pourrais bien commencer, comme tu dis, je me demande?

Se décidant à pousser la porte pour de bon, faire un pas dans son embrasure, sans pour autant cesser de s'y tenir appuyé de la main gauche sur la clenche, mais aussi ne pas l'ouvrir malgré tout trop large et loin de lui, afin de ne pas compromettre le soutien qu'elle procurait à son équilibre. Dans l'autre main, entre ses doigts sales d'avoir tripoté des cendres et des charbons de bois, les ongles noirs ébréchés, il tenait une cannette de bière de verre sombre pratiquement vide, l'étiquette déchirée. Il demanda de sa voix la plus râpeuse :

– Qu'est-ce que t'es donc venue me raconter, Mirabelle, ton chevalier servant sous le bras?

Et après que Justin eut tourné les talons, qu'il eut souri brièvement à Lorena et lui eut donné sur la main une tape légère d'apaisement, après qu'accompagné par les regards antagonistes de celle qui appelait « mon oncle » celui qui l'appelait incidemment Mirabelle, après qu'il eut posément franchi les quelques mètres de gazon bosselé par les ravages nocturnes d'un couple de blaireaux qui avaient décidé depuis quelques années de vivre au proche voisinage du terrier de ce spécimen d'humain si peu écarté de leur sauvagerie, et fut monté dans le 4×4 côté passager laissant la portière entrouverte sur sa jambe qui pendait à l'extérieur comme s'il se fut tenu prêt à s'éjecter du véhicule pour refaire ce petit trajet en sens inverse à la moindre occasion d'intervenir à l'aide de Lorena (comme cela s'était produit étonnamment l'après-midi de l'enterrement l'avant-veille), après qu'il se fut tenu là écarté, en attente, Lorena émit un nouveau soupir sonore excédé en réponse à la question et à l'attitude de l'homme qui s'était mis à souffler des rafales de courtes notes emphysémateuses, sépulcrales, dans l'ocarina de verre sombre que singeait sa cannette, et elle dit :

– Tu as bu?

– Tu devrais t'abstenir de poser ce genre de questions idiotes, jeune gourgandine.

– Gourgandine? dit Lorena. Ça veut dire quoi, encore?

– Un joli mot, non? Tu ne trouves pas? Mais non, ça ne te concerne pas vraiment.

– Je ne trouve pas quoi? maugréa Lorena après avoir reniflé ostensiblement.

– Que c'est un joli mot.

Elle hochait la tête, plus par apitoiement qu'approbation, prononça du bout des lèvres et sur un ton songeur, tout en le scrutant de son regard sombre filtrant entre ses paupières plissées :

– Un de tes mots d'écrivain...

– Un joli mot pour qui veut l'employer, le prononcer autant que l'écrire, comme il en existe à la pelle. Mais qui ne te convient pas, je le répète, rassure-toi. Je suis quand même étonné que tu ne le connaisses pas. Je suis étonné de votre ignorance crasse et du grand vide crânien dans lequel, en général, flotte votre cervelle, vous autres jeunesses. Un vide en dehors et en dedans de toutes ces circonvolutions dont je me demande de plus en plus à quoi elles servent. À part cultiver l'imbécillité basique, sans besoin même de terreau ou d'engrais de quelque sorte que ce soit, en hydroculture, comme ces tomates dans leurs serres.

Elle le laissa dire sans l'interrompre, leva les yeux au ciel et puis demanda :

– Pourquoi je devrais être rassurée?

– Rassurée de quoi?

– Je sais pas. Justement, je te demande. Tu as dit que je pouvais être rassurée que ça ne me convienne pas. Ton... machindine, là.

Simon Clavin sourit d'une seule commissure, ce qui n'ajoutait rien à quand il ne souriait pas, à peine un tic bref.

– Ton chevalier servant n'aurait sans doute pas apprécié, lui non plus.

– Tu peux arrêter de l'appeler comme ça? S'il te plaît.

– Oh. Tu ne sais pas non plus ce que ça signifie?

Elle haussa les épaules, les rondeurs de ses seins tressaillant sous le pull. Une roseur agacée éclosait aux pommettes.

– Si je sais, je suis pas totalement bête, même si beaucoup moins intelligente que toi. Il est juste pas mon servent, et surtout pas chevalier, c'est tout.

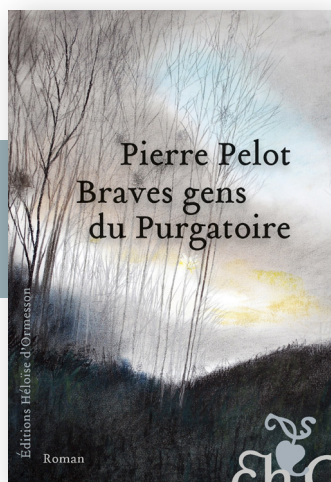
L'homme aux cheveux gris, dont une couronne de mèches rebelles s'échappait de sous le bonnet de laine informe aux mailles distendues, à la barbe de plusieurs jours, généreusement salée, couvrant les rides de son visage et les plis de son cou, s'écarta de la porte, abandonnant son appui sur la clenche, avança d'un pas hésitant et raidi sur le seuil, sous le regard réprobateur de Lorena, qui eut comme une velléité de mouvement vers lui pour éventuellement le soutenir, mais qui interrompit son intention, si réellement c'en était une, avant même qu'elle se manifeste tout de bon, alors que grognait la contestation préventive de l'homme :

– Non.

Lorena se figea.

Il la dépassait d'une bonne tête, plutôt maigre, né dans la vallée voisine de Purgatoire soixante-quatorze ans paravant. Le dos cintré au niveau des épaules de ceux qui ont passé leur vie courbé sur des écrits, des lectures et ces gens-là habitués en outre à marcher plus qu'ils ne roulent, le pas lent, agrippé, de ce fait un regard prudemment retenu aux choses et aux gens, accompagnant le pas plutôt que musant aux oiseaux. Bien sûr la vie ne lui avait pas été facile, et c'est ce qui se disait ordinairement pour l'excuser, quand on prenait cette peine – mais généralement on ne s'encombrait pas de mansuétude à son endroit, et il avait consciencieusement trituré cette vie « pas facile » pour qu'il en soit ainsi –, une vie qui n'avait pas attendu de parvenir à cette conclusion pour, dès ses premiers élans, le poisser davantage de fiel que de miel, ce dont il lui arrivait de convenir lui-même, sur un ton de tranquille impudence. Pour certains, vu de loin, Simon Clavin était « un personnage », pour d'autres, amenés à le côtoyer de plus près, c'était... toujours un personnage, mais de la catégorie des teigneux, de ceux qu'on a peur de croiser la nuit au coin d'un bois, qu'on pourrait trouver dans un fossé un jour d'hiver et qu'on y laisserait crever sans alentir le pas. Il sécha d'une dernière aspiration sa cannette et l'enfouit, vide, dans une poche de son gilet de grosse laine mitée qui se déforma et pendouilla un peu plus.

– Ne crois pas ça, dit-il. [...]



Né en 1945, **PIERRE PELOT** a signé plus d'une centaine de livres, du polar à la SF, en passant par la BD. Il est notamment l'auteur de *L'Été en pente douce*, *C'est ainsi que les hommes vivent* (prix Erckmann-Chatrion), *Méchamment dimanche* (prix Marcel Pagnol), *L'Ombre des voyageuses* et *Debout dans le tonnerre*.

Pierre Pelot, *Braves gens du Purgatoire*

Roman

512 pages | ISBN 978-2-35087-484-5 | 22 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2019 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)